

Ballades et rondeaux



CHARLES D'ORLEANS

(1394-1465)

Né de Louis d'Orléans et de Valentine Visconti en 1394, Charles d'Orléans a connu un tragique destin. Son père est assassiné à Paris le 23 novembre 1407 (Cf. *D'un assassinat l'autre*, A. Mourgue). Sa mère meurt un an plus tard après l'avoir chargé de venger la mort de son père. Il épouse, la même année, Isabelle de France, sa cousine germaine, fille du roi Charles VI et veuve du roi d'Angleterre Richard II. Malheureusement, elle décède un an plus tard. Veuf à quinze ans, il se remarie en 1410 avec Bonne d'Armagnac, âgée seulement de 11 ans.

Souhaitant tenir sa parole, Charles d'Orléans décide de consacrer sa vie à la lutte contre les Bourguignons qui sont à l'origine de l'assassinat de son père. Son engagement cesse brusquement lorsqu'il est fait prisonnier à l'issue de la défaite d'Azincourt en 1415. Il est envoyé en captivité en Angleterre où il restera vingt-cinq ans. Sa libération n'interviendra qu'en 1440 sur l'intervention du duc de Bourgogne dont il épouse la nièce, Marie de Clèves. Il se retire au château de Blois. Durant sa longue captivité et après sa libération, Charles d'Orléans se consacra à la poésie.

texte libre de droits

En faites-vous doute

En faites-vous doute
Que vôtre ne soie ?
Ce Dieu me doint joie
Au coeur, si suis toute.

Rien ne m'en déboute
Pour chose que j'oye :
En faites-vous doute
Que vôtre ne soie ?

Danger et sa route
S'en voient leur voie,
Sans que plus les voie ;
Toujours il m'écoute,
En faites-vous doute ?



En la forêt d'Ennuyeuse Tristesse

En la forêt d'Ennuyeuse Tristesse,
Un jour m'advint qu'à par moi cheminoye,
Et rencontra l'Amoureuse Déesse
Qui m'appela, demandant où j'alloye.
Je répondis que, par Fortune, estoye
Is en exil en ce bois, long temps a,
Et qu'à bon droit appeler me pouvoye
L'homme égaré qui ne sait où il va.

En souriant, par sa très grande humblesse,
E répondit : Ami, si je savoye
Pourquoi tu es mis en cette détresse,
A mon pouvoir volontiers t'aideroye ;
Car, j'à piéça, je mis ton coeur en voye
De tout plaisir, ne sais qui l'en ôta ;
Or me déplâit qu'à présent je te voye
L'homme égaré qui ne sait où il va.

Hélas ! dis-je, souveraine Princesse,
On fait savez, pourquoi le vous diroye ?
C'est par la Mort qui fait à tous rudesse,
Qui m'a tollu celle que tant amoye,
En qui était tout l'espoir que j'avoye,
Qui me guidait, si bien m'accompagna
En son vivant, que point ne me trouvoye
L'homme égaré qui ne sait où il va.

Aveugle suis, ne sais où aller doye ;
De mon bâton, afin que ne fourvoye,
Je vais tâtant mon chemin çà et là ;
C'est grand pitié qu'il convient que je soye
L'homme égaré qui ne sait où il va !

En la forêt de Longue Attente.

En la forêt de Longue Attente
Chevauchant par divers sentiers
M'en vais, cette année présente,
Au voyage de Desiriers.
Devant sont allés mes fourriers
Pour appareiller mon logis
En la cité de Destinée ;
Et pour mon coeur et moi ont pris
L'hôtellerie de Pensée.

Je mène des chevaux quarante
Et autant pour mes officiers,
Voire, par Dieu, plus de soixante,
Sans les bagages et sommiers.
Loger nous faudra par quartiers,
Si les hôtels sont trop petits ;
Toutefois, pour une vêprée,
En gré prendrai, soit mieux ou pis,
L'hôtellerie de Pensée.

Je despens chaque jour ma rente
En maints travaux aventuriers,
Dont est Fortune mal contente
Qui soutient contre moi Dangiers ;
Mais Espoirs, s'ils sont droicturiers,
Et tiennent ce qu'ils m'ont promis,
Je pense faire telle armée
Qu'aurai, malgré mes ennemis,
L'hôtellerie de Pensée.

Prince, vrai Dieu de paradis,
Votre grâce me soit donnée,
Telle que trouve, à mon devis,
L'hôtellerie de Pensée.

En regardant vers le païs de France

En regardant vers le païs de France,
Un jour m'avint, a Dovre sur la mer,
Qu'il me souvint de la douce plaisance
Que souloye oudit pays trouver ;
Si commençay de cueur a souspirer,
Combien certes que grant bien me faisoit
De voir France que mon cueur amer doit.

Je m'avisay que c'estoit non savance
De telz sospirs dedens mon cueur garder,
Veu que je voy que la voye commence
De bonne paix, qui tous biens peut donner ;
Pour ce, tournay en confort mon penser.
Ais non pourtant mon cueur ne se lassoit
De voir France que mon cueur amer doit.

Alors chargay en la nef d'Esperance
Tous mes souhaitz, en leur priant d'aler
Oultre la mer, sans faire demourance,
Et a France de me recommander.
Or nous doint Dieu bonne paix sans tarder !
Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit,
De voir France que mon cueur amer doit.

Paix est tresor qu'on ne peut trop loer.
Je hé guerre, point ne la doy prisier ;
Destourbé m'a longtemps, soit tort ou droit,
De voir France que mon cueur amer doit !

En verrai-je jamais la fin

En verrai-je jamais la fin,
De vos oeuvres, Mélancolie,
Quand au soir de vous me délie
Vous me rattachez au matin.

J'aimasse mieux autre voisin
Que vous, qui si fort me guerrie ;
En verrai-je jamais la fin ?

Vers moi venez en larrecin
Et me robez Plaisance lie ;
Suis-je destiné en ma vie
D'être toujours en tel butin ?
En verrai-je jamais la fin ?

En yver du feu, du feu

En yver, du feu, du feu,
Et en esté, boire, boire,
C'est de quoy on fait memoire,
Quant on vient en aucun lieu.

Ce n'est ne bourde, ne jeu,
Qui mon conseil voudra croire :
En yver, du feu, du feu,
Et en esté, boire, boire.

Chaulx morceaulx faiz de bon queu
Fault en froit temps, voire, voire ;
En chault, froide pomme ou poire
C'est l'ordonnance de Dieu :
En yver, du feu, du feu !

Escollier de Merencolie

Escollier de Merencolie,
A l'estude je suis venu,
Lettres de mondaine clergie
Espelant a tout ungu festu,
Et moult fort m'y treuve esperdu.
Lire n'escripre ne sçay mye,
Dez verges de Soussy batu,
Es derreniers jours de ma vie.

Pieça, en jennesse fleurie,
Quant de vif entendement fu,
J'eusse apris en heure et demye
Plus qu'à present ; tant ay vesqu
Que d'engin je me sens vaincu ;
On me deust bien, sans flaterie,
Chastier, despoillié tout nu,
Es derreniers jours de ma vie.

Que voulez vous que je vous die ?
Je suis pour ungu asnyer tenu,
Banny de Bonne Compaignie,
Et de Nonchaloir retenu
Pour le servir. Il est conclu !
Qui voudra, pour moy estudie :
Trop tart je m'y suis entendu,
Es derreniers jours de ma vie.

Se j'ay mon temps mal despendu,
Fait l'ay par conseil de Follye ;
Je m'en sens et m'ens suis sent
Es derreniers jours de ma vie !

Fiés vous y !

Fiés vous y !
A qui ?
En quoy ?
Comme je voy,
Riens n'est sans sy.

Ce monde cy
A sy
Peu foy.
Fiés vous y !

Plus je n'en dy,
N'escry,
Pour quoy ?
Chascun j'en croy
S'il est ainsy ;
Fiés vous y !

France, jadis on te soulait nommer

France, jadis on te soulait nommer,
En tous pays, le trésor de noblesse,
Car un chacun pouvait en toi trouver
Bonté, honneur, loyauté, gentillesse,
Clergie, sens, courtoisie, prouesse.
Tous étrangers aimaient te suivre.
Et maintenant vois, dont j'ai déplaisance,
Qu'il te convient maint grief mal soustenir,
Très chrétien, franc royaume de France.

Sais-tu d'où vient ton mal, à vrai parler ?
Connais-tu point pourquoi es en tristesse ?
Conter le veux, pour vers toi m'acquitter,
Ecoute-moi et tu feras sagesse.
Ton grand orgueil, glotonnie, paresse,
Convoitise, sans justice tenir,
Et luxure, dont as eu abondance,
Ont pourchacié vers Dieu de te punir,
Très chrétien, franc royaume de France.

Ne te veilles pourtant désespérer,
Car Dieu est plein de merci, à largesse.
Va-t'en vers lui sa grâce demander,
Car il t'a fait, déjà piéça, promesse
Mais que fasses ton avocat Humblesse
Que très joyeux sera de te guérir;
Entièrement mets en lui ta fiance,
Pour toi et tous, voulut en croix mourir,
Très chrétien, franc royaume de France.

Et je, Charles, duc d'Orléans, rimer
Voulus ces vers au temps de ma jeunesse ;
Devant chacun les veux bien avouer,
Car prisonnier les fis, je le confesse ;
Priant à Dieu, qu'avant qu'aie vieillesse,
Le temps de paix partout puisse avenir,
Comme de coeur j'en ai la désirance,
Et que voie tous tes maux brief finir,
Très chrétien, franc royaume de France !

J'ayme qui m'ayme...

J'ayme qui m'ayme, autrement non ;
Et non pour tant, je ne hay rien,
Mais vouldroye que tout fust bien,
A l'ordonnance de Raison.

Je parle trop, las ! se faiz mon !
Au fort, en ce propos me tien :
J'ayme qui m'ayme, autrement non,
Et non pour tant je ne hay rien.

De pensees son chapperon
A brodé le povre cueur mien ;
Tout droit de devers lui je vien,
Et ma baillé ceste chançon :
J'ayme qui m'ayme, autrement non,
Et non pour tant je ne hay rien.

Je n'ay plus soif, tairie est la fontaine

Je n'ay plus soif, tairie est la fontaine ;
Bien eschauffé, sans le feu amoureux ;
Je voy bien cler, ja ne fault qu'on me maine ;
Folie et Sens me gouvernent tous deux ;
En Nonchaloir resveille sommeilleux ;
C'est de mon fait une chose meslee,
Ne bien, ne mal, d'aventure menee.

Je gaingne et pers, m'escontant par sepmaine ;
Ris, Jeux, Deduiz, je ne tiens conte d'eulx ;
Espoir et Dueil me mettent hors d'alaine ;
Eur, me flatent, si m'est trop rigoureux ;
Dont vient cela que je riz et me deulz ?
Esse par sens ou folie esprouvee ?
Ne bien, ne mal, d'aventure menee.

Guerdonné suis de malleureuse estraine ;
En combattant, je me sens couraigeux ;
Joye et Soussy m'ont mis en leur demaine ;
Tout desconfit, me tiens au ranc des preux ;
Qui me saroit desnoer tous ses yeux ?
Teste d'assier y fauldroit, fort armee,
Ne bien, ne mal, d'aventure menee.

Veillesse fait me jouer a telz jeux,
Perdre et gaingner, et tout par ses conseulx ;
A la faille j'ay joué ceste annee,
Ne bien, ne mal, d'aventure menee.

Las ! Mort, qui t'a fait si hardie

Las ! Mort, qui t'a fait si hardie
De prendre la noble Princesse
Qui était mon confort, ma vie,
On bien, mon plaisir, ma richesse !
Puisque tu as pris ma maîtresse,
Prends-moi aussi son serviteur,
Car j'aime mieux prochainement
Ourir que languir en tourment,
En peine, souci et douleur !

Las ! de tous biens était garnie
Et en droite fleur de jeunesse !
Je prie à Dieu qu'il te maudie,
Fausse Mort, pleine de rudesse !
Si prise l'eusses en vieillesse,
Ce ne fût pas si grand rigueur ;
Ais prise l'as hâtivement,
Et m'as laissé piteusement
En peine, souci et douleur !

Las ! je suis seul, sans compagnie !
Adieu ma Dame, ma liesse !
Or est notre amour departie,
Non pourtant, je vous fais promesse
Que de prières, à largesse,
Orte vous servirai de coeur,
Sans oublier aucunement;
Et vous regretterai souvent
En peine, souci et douleur.

Dieu, sur tout souverain Seigneur,
Ordonnez, par grâce et douceur,
De l'âme d'elle, tellement
Qu'elle ne soit pas longuement
En peine, souci et douleur !

Le temps a laissé son manteau

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vestu de broderie,
De soleil luyant, cler et beau.

Il n'y a beste, ne oyseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau !

Riviere, fontaine et ruisseau
Portent, en livree jolie,
Gouttes d'argent d'orfaverie,
Chascun s'abille de nouveau :
Le temps a laissé son manteau.

Les fourriers d'Eté sont venus

Les fourriers d'Eté sont venus
Pour appareiller son logis,
Et ont fait tendre ses tapis,
De fleurs et verdure tissus.

En étendant tapis velus,
De vert herbe par le pays,
Les fourriers d'Eté sont venus.

Coeurs d'ennui piéça morfondus,
Dieu merci, sont sains et jolis ;
Allez-vous-en, prenez pays,
Hiver, vous ne demeurez plus ;
Les fourriers d'Eté sont venus.

Ma seule amour...

Ma seule amour, ma joye et ma maistresse,
Puisqu'il me fault loing de vous demorer,
Je n'ay plus riens, à me reconforter,
Qu'un souvenir pour retenir lyesse.

En allegant, par Espoir, ma destresse,
Me couvendra le temps ainsi passer,
Ma seule amour, ma joye et ma maistresse,
Puisqu'il me fault loing de vous demorer.

Car mon las cueur, bien garny de tristesse,
S'en est voulu avecques vous aler,
Ne je ne puis jamais le recouvrer,
Jusques verray vostre belle jeunesse,
Ma seule amour, ma joye et ma maistresse.

Maistre Estienne Le Gout...

Maistre Estienne Le Gout, nominatif,
Nouvellement, par maniere optative,
Si a voulu faire copulative ;
Mais failli a en son cas genitif.

Il avoit mis six ducatz en datif,
Pour mielx avoir s'amie vocative,
Maistre Estienne Le Gout, nominatif.

Quant rencontré a un acusatif
Qui sa robe lui a fait ablative ;
De fenestre assez superlative
A fait un sault, portant coups en passif,
Maistre Estienne Le Gout, nominatif.

Ou puis parfont de ma merencolie

Ou puis parfont de ma merencolie
L'eaue d'Espoir que ne cesse tirer,
Soif de Confort la me fait desirer,
Quoy que souvent je la trouve tarie.

Necte la voy ung temps et esclercie,
Et puis après troubler et empirer,
Ou puis parfont de ma merencolie
L'eaue d'Espoir que ne cesse tirer.

D'elle trempe mon ancre d'estudie,
Quant j'en escrips, mais pour mon cueur irer;
Fortune vient mon pappier dessirer,
Et tout gecte par sa grant felonnie
Ou puis parfont de ma merencolie.

Puis ça, puis la...

Puis ça, puis la,
Et sus et jus,
De plus en plus,
Tout vient et va.

Tous on verra,
Grans et menus,
Puis ça, puis la,
Et sus et jus.

Vieuls temps desja
S'en sont courus,
Et neufs venus,
Que dea ! que dea !
Puis ça, puis la.

Que me conseillez-vous, mon cœur ?

Que me conseillez-vous, mon cœur ?
Irai-je par devers la belle
Lui dire la peine mortelle
Que souffrez pour elle en douleur ?

Pour votre bien et son honneur,
C'est droit que votre conseil céle.
Que me conseillez-vous, mon cœur,
Irai-je par devers la belle ?

Si pleine la sais de douceur
Que trouverai merci en elle,
Tôt en aurez bonne nouvelle.
J'y vais, n'est-ce pour le meilleur ?
Que me conseillez-vous, mon cœur ?

Votre bouche dit...

Vostre bouche dit : Baisiez moy,
Ce m'est avis quant la regarde ;
Mais Dangier de trop près la garde,
Dont mainte doleur je reçoÿ.

Laissiez m'avoir, par vostre foy,
Un doux baisier, sans que plus tarde ;
Vostre bouche dit : Baisiez moy,
Ce m'est avis quant la regarde.

Dangier me heit, ne scay pourquoy,
Et tousjours Destourbier me darde ;
Je prie a Dieu que mal feu l'arde !
Il fust temps qu'il se tenist coy.
Vostre bouche dit : Baisiez moy

Yver, vous n'este qu'un villain

Yver, vous n'estes qu'un villain,
Esté est plaisant et gentil,
En tesmoing de May et d'Avril
Qui l'accompaignent soir et main.

Esté revest champs, bois et fleurs,
De sa livrée de verdure
Et de maintes autres couleurs,
Par l'ordonnance de Nature.

Mais vous, Yver, trop estes plain
De nege, vent pluye et grezil;
On vous deust banie en essil.
Sans point flater, je parle plain,
Yver, vous n'estes qu'un villain !

Bien moustrez, Printemps gracieux

Bien moustrez, Printemps gracieux,
De quel mestier savez servir,
Car Yver fait cueurs ennuieux,
Et vous les faictes resjouir.
Si tost comme il vous voit venir,
Lui et sa meschant retenue
Sont contrains et prestz de fuir
A vostre joyeuse venue.

Yver fait champs et arbres vieulx,
Leurs barbes de neige blanchir,
Et est si froit, ort et pluieux
Qu'emprés le feu couvient croupir ;
On ne peut hors des huis yssir
Comme un oisel qui est en mue.
Mais vous faittes tout rajeunir
A vostre joyeuse venue.

Yver fait le souleil es cieulx
Du mantel des nues couvrir :
Or maintenant, loué soit Dieux,
Vous estes venu esclersir
Toutes choses et embellir.
Yver a sa peine perdue,
Car l'an nouvel l'a fait bannir
A vostre joyeuse venue.

Dedens mon Livre de Pensee

Dedens mon Livre de Pensee,
J'ay trouvé escripvant mon cueur
La vraye histoire de douleur,
De larmes toute enluminee,
En deffassant la tresamee
Ymage de plaisant douceur,
Dedens mon Livre de Pensee.

Helas ! ou l'a mon cueur trouvee ?
Lez grossez gouttez de sueur
Lui saillent, de peinne et labeur
Qu'il y prent, et nuit et journee,
Dedens mon livre de Pensee.

Dieu, qu'il la fait bon regarder

Dieu, qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !
Pour les grans biens qui sont en elle,
Chascun est prest de la louer.

Qui se pourroit d'elle lasser ?
Tousjours sa beauté renouvelle,
Dieu, qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !

Par deça ne dela la mer
Ne sçay dame ne damoiselle
Qui soit en tous biens parfaits telle :
C'est un songe que d'y penser.
Dieu, qu'il la fait bon regarder !

En acquittant nostre temps vers jeunesse

En acquittant nostre temps vers jeunesse,
Le nouvel an et la saison jolie,
Plains de plaisir et de toute liesse
- Qui chascun d'eulx chierement nous en prie -,
Venuz sommes en ceste mommerie,
Belles, bonnes, plaisans et gracieuses,
Prestz de dancier et faire chiere lie
Pour resveillier voz pensees joieuses.

Or bannissiez de vous toute peresse,
Ennuy, soussy, avec merencolie,
Car froit yver, qui ne veult que rudesse,
Est desconfit et couvient qu'il s'en fuye !
Avril et may amainent douce vie
Avecques eulx ; pource soyez soingneuses
De recevoir leur plaisant compaignie
Pour resveillier voz pensees joieuses !

Venus aussi, la tresnoble deesse,
Qui sur femmes doit avoir la maistrie,
Vous envoye de confort a largesse
Et plaisance de grans biens enrichie,
En vous chargeant que de vostre partie
Vous acquittiés sans estre dangereuses ;
Aidier vous veult, sans que point vous oublie,
Pour resveillier voz pensees joieuses.

Ce premier jour du mois de may

Ce premier jour du mois de may,
Quant de mon lit hors me levay
 Environ vers la matinee,
 Dedans mon jardin de pensee
Avecques mon cueur seul entray.

Dieu scet s'entrepris fu d'esmay !
 Car en pleurant tout regarday
 Destruct d'ennuyeuse gelee,
Ce premier jour du mois de may,
Quant de mon lit hors me levay.

En gast fleurs et arbres trouvay ;
 Lors au jardinier demanday
 Se Desplaisance maleuree
 Par tempeste, vent ou nuee
 Avoit fait tel piteux array.
Ce premier jour du mois de may.

En faictes vous doubte

En faictes vous doubte
 Que vostre ne soye ?
 Se Dieu me doint joye
 Au cueur, si suis toute.

Rien ne m'en deboute,
 Pour chose que j'oye.
En faictes vous doubte
 Que vostre ne soye ?

Dangier et sa route
 S'en voient leur voye,
 Sans que plus les voye !
 Tousjours il m'escoute.
En faictes vous doubte ?

En la nef de bonne nouvelle

En la nef de bonne nouvelle
Espoir a chargé Reconfort
Pour l'amener, de par la belle,
Vers mon cueur qui l'ayme si fort.
A joye puist venir au port
De desir et, pour tost passer
La mer de Fortune, trouver
Un plaisant vent venant de France
Ou est a present ma maistresse
Qui est ma douce souvenance
Et le tresor de ma liesse.

Certes, moult suy tenu a elle,
Car j'ay sceu par loyal rapport
Que contre Dangier, le rebelle,
Qui maintesfois me nuist a tort,
Elle veult faire son effort
De tout son povair de m'aidier.
Et pource lui plaist m'envoyer
Ceste nef plaine de plaisance
Pour estoffer la forteresse
Ou mon coeur garde l'esperance
Et le tresor de ma liesse.

Pource ma volenté est telle
Et sera jusques a la mort
De tousjours tenir la querelle
De Loyauté ou mon ressort
J'ay mis ; mon coeur en est d'accort.
Si vueil en ce point demourer
Et souvent Amour mercier,
Qui me fist avoir l'acointance
D'une si loyalle princesse,
En qui puis mettre ma fiance
Et le tresor de ma liesse.

envoi

Dieu vueille celle nef garder
Des robeurs escumeurs de mer,
Qui ont a Dangier aliance ;
Car, s'ilz povoient, par rudesse
M'osteroient ma desirance
Et le tresor de ma liesse.

J'ay fait l'obsequ de ma dame

J'ay fait l'obsequ de ma dame
Dedens le moustier amoureux,
Et le service pour son ame
A chanté Penser doloieux.
Mains cierges de soupirs piteux
Ont esté en son luminaire ;
Aussi j'ay fait la tombe faire
De regrez, tous de larmes pains,
Et tout entour moult richement
Est escript : Cy gist vraiment
Le tresor de tous biens mondains.

Dessus elle gist une lame
Faicte d'or et de saffirs bleux,
Car saffir est nommé la jame
De loyauté et l'or eureux.
Bien lui appartient ces deux,
Car eur et loyauté pourtraire
Voulu en la tresdebonnaire
Dieu qui la fist de ses deux mains
Et fourma merueilleusement.
C'estoit, a parler plainnement,
Le tresor de tous biens mondains.

N'en parlons plus ! Mon cueur se pasme,
Quant il oyt les fais vertueux
D'elle qui estoit sans nul blasme,
Comme jurent celles et ceulx
Qui congnoissoyent ses conseulx.

Si croy que Dieu l'a voulu traire
Vers lui pour parer son repaire
De paradis ou sont les saints,
Car c'est d'elle bel parement,
Que l'en nommoit communement
Le tresor de tous biens mondains.

envoi

De riens ne servent plours ne plains
Tous mourrons ou tart ou briefment.
Nul ne peut garder longuement
Le tresor de tous biens mondains.

Je fu en fleur ou temps passé d'enfance

Je fu en fleur ou temps passé d'enfance
Et puis après devins fruit en jeunesse :
Lors m'abaty de l'arbre de plaisance,
vert et non meur, Folie ma maistresse.
Et pour cela Raison, qui tout redresse
A son plaisir, sans tort ou mesprison.
M'a a bon droit, par sa tresgrant sagesse.
Mis pour meurir ou feurre de prison.

En ce j'ay fait longue continuance,
Sans estre mis a l'essor de largesse ;
J'en suy contant et tiens que, sans doubtance,
C'est pour le mieulx, combien que par peresse
Deviens fletry et tire vers vieillesse.
Assez estaint est en moy le tison
De sot desir, puis qu'ay esté en presse
Mis pour meurir ou feurre de prison.

Dieu nous doint paix, car c'est ma desirance !
Adonc seray en l'eaue de liesse
Tost refreschi et, au souleil de France,
Bien nettié du moisy de tristesse.
J'attens bon temps, endurent en humblesse,
Car j'ay espoir que Dieu ma guerison
Ordonnera ; pource m'a sa haultesse
Mis pour meurir ou feurre de prison.

envoi

Fruit suis d'yver qui a meins de tendresse
Que fruit d'esté ; si suis en garnison
Pour amolir ma trop verde duresse,
Mis pour meurir ou feurre de prison.

Le beau souleil, le jour saint Valentin

Le beau souleil, le jour saint Valentin,
Qui apportoit sa chandelle alumee,
N'a pas longtemps entra un bien matin
Priveement en ma chambre fermee.
Celle clarté qu'il avoit apportee,
Si m'esveilla du somme de soussy
Ou j'avoye toute la nuit dormy
Sur le dur lit d'ennuieuse pensee.

Ce jour aussi, pour partir leur butin
Les biens d'Amours, faisoient assemblee
Tous les oyseaulx qui, parlans leur latin,
Croyent fort, demandans la livree
Que Nature leur avoit ordonnee
C'estoit d'un per comme chascun choisy.
Si ne me peu rendormir, pour leur cry,
Sur le dur lit d'ennuieuse pensee.

Lors en moillant de larmes mon coessin
Je regrettay ma dure destinee,
Disant : « Oyseaulx, je vous voy en chemin
De tout plaisir et joye desiree.
Chascun de vous a per qui lui agree,
Et point n'en ay, car Mort, qui m'a trahy,
A prins mon per dont en dueil je languy
Sur le dur lit d'ennuieuse pensee. »

envoi

Saint Valentin choisissent ceste annee
Ceulx et celles de l'amoureux party.
Seul me tendray, de confort desgarny,
Sur le dur lit d'ennuieuse pensee.

Mon cuer, estoupe tes oreilles

Mon cuer, estoupe tes oreilles
Pour le vent de merencolie !
S'il y entre, ne doubtte mye,
Il est dangereux a merveilles.

Soit que tu donnes ou tu veilles,
Fais ainsi que dy, je t'en prie ;
Mon cuer, estoupe tes oreilles
Pour le vent de merencolie !

Il cause douleurs nompareilles
Dont s'engendre la maladie
Qui n'est pas de legier guerie.
Croy moy, s'a Raison te conseilles,
Mon cuer, estoupe tes oreilles !

Ne hurtez plus a l'uis de ma pensee

Ne hurtez plus a l'uis de ma pensee,
Soing et Soussi, sans tant vous travailler !
Car elle dort et ne veult s'esveiller ;
Toute la nuyt en paine a despensee.

En dangier est, s'elle n'est bien pensee.
Cessez ! cessez ! Laissez la sommeiller !
Ne hurtez plus a l'uis de ma pensee,
Soing et Soussi, sans tant vous travailler !

Pour la guetir bon Espoir a pensee
Medecine qu'a fait apareiller ;
Lever ne peut son chief de l'oreiller,
Tant qu'en repos se soit recompensee.
Ne hurtez plus a l'uis de ma pensee !

Pourquoy m'as tu vendu, Jeunesse

Pourquoy m'as tu vendu, Jeunesse,
A grant marchié, comme pour rien,
Es mains de ma dame Viellesse
Qui ne me fait gueres de bien ?
A elle peu tenu me tien,
Mais il convient que je l'endure,
Puis que c'est le cours de nature.

Son hostel de noir de tristesse
Est tandu. Quant dedans je vien,
J'y voy l'histoire de Destresse
Qui me fait changer mon maintien,
Quant la ly et maint mal soustien :
Espargnee n'est créature,
Puis que c'est le cours de nature.

Prenant en gré ceste rudesse,
Le mal d'aultruy compare au myen.
Lors me tance dame Sagesse ;
Adoncques en moy je revien
Et croy de tout le conseil sien
Qui est en ce plain de droiture,
Puis que c'est le cours de nature.

envoi

Prince, dire ne saroye combien
Dedans mon coeur mal je retien,
Serré d'une vielle sainture,
Puis que c'est le cours de nature.

Quant vint a la prochaine feste

Quant vint a la prochaine feste
Qu'Amours tenoit son parlement,
Je lui presentay ma requeste
Laquelle leut tresdoulcement,
Et puis me dist : Je suy dolent
Du mal qui vous est avenu,
Mais il n'a nul recouvrement,
Quant la mort a son cop féru.

Eslongnez hors de vostre teste
Vostre douloureux pensement !
Moustréz vous homme, non pas beste !
Faittes que, sans empeschement,
Ait en vous le gouvernement
Raison qui souvent a pourveu
En maint meschief tressagement,
Quant la mort a son cop féru.

Reprenez nouvelle conquete !
Je vous aideray tellement
Que vous trouverés dame preste
De vous amer tresloyaument,
Qui de biens aura largement.
D'elle serez amy tenu :
Je n'y voy autre amendement,
Quant la mort a son cop féru.

Qui ? quoy ? comment ? a qui ? pourquoi ?

Qui ? quoy ? comment ? a qui ? pourquoi ?
Passez, presens ou avenir,
Quant me viennent en souvenir,
Mon cueur en penser n'est pas coy.

Au fort, plus avant que ne doy
Jamais je ne pense enquerir :
Qui ? quoy ? comment ? a qui ? pourquoi ?
Passez, presens ou avenir.

On s'en puet rapporter a moy
Qui de vivre ay eu beau loisir
Pour bien aprendre et retenir.
Assez ay congneu, je m'en croy :
Qui ? quoy ? comment ? a qui ? pourquoi ?

Qui a toutes ses hontes beues

Qui a toutes ses hontes beues,
Il ne lui chault que l'en lui die,
Il laisse passer mocquerie
Devant ses yeulx, comme les nues.

S'on le hue par my les rues,
La teste hoche a chiere lie.
Qui a toutes ses hontes beues,
Il ne lui chault que l'en lui die.

Truffes sont vers lui bien venues ;
Quant gens rient, il fault qu'il rie ;
Rougir on ne le feroit mie ;
Contenances n'a point perdues,
Qui a toutes ses hontes beues.

<http://www.quellehistoire.com>